

Andrei, Carmen; Oprea, Delia

Nature, paysages et identité : perspectives symboliques dans Les ombres filantes de Christian Guay-Poliquin

The Central European journal of Canadian studies. 2023, vol. 18, iss. [1], pp. 39-50

ISBN 978-80-280-0547-4 (print); ISBN 978-80-280-0548-1 (online ; pdf)

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online ; pdf)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.80122>

Access Date: 30. 11. 2024

Version: 20240716

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



Nature, paysages et identité. Perspectives symboliques dans *Les ombres filantes* de Christian Guay-Poliquin

Nature, Landscapes and Identity. Symbolic Perspectives in *Les ombres filantes* by Christian Guay-Poliquin

Carmen Andrei and Delia Oprea

Résumé

Notre article vise l'analyse symbolique de la quête d'identité lors des randonnées et des errances à travers la nature et les paysages naturels du personnage central du roman *Les ombres filantes* (2021) de Christian Guay-Poliquin. Après *Le Fil des kilomètres* (2013) et *Le poids de la neige* (2016), l'auteur revient en force narrative avec ce roman sensible et astucieux et clôt ainsi cette trilogie. *Les ombres filantes* incite à l'aventure, pose le questionnement du sens de la communauté, du thème classique de la survie en nature, en ouvrant grand des perspectives identitaires contextuelles et kaléidoscopiques. Dans la forêt, seul (« identité-je ») ou accompagné d'un ami (« identité-nous » à deux) en quête / requête de soi ou de sa famille (« identité-nous » plurielle), le narrateur-personnage se sent menacé, mais en duo insolite avec son fils, Olio, il devient fort, s'épanouit et s'assagit face aux hostilités de la nature des contrées sauvages, ainsi qu'aux manigances des groupes offensifs qui peuplent les bois, s'intègre temporairement dans le camp de la famille pour continuer la route vers une destination inconnue.

Mots-clés : paysage, identité, nature, métamorphose, littérature francophone

Abstract

The present article aims at the symbolic analysis of the identity quest occasioned by the protagonist's various excursions in nature and the natural landscapes as depicted in the novel *Les ombres filantes* (2021) by Christian Guay-Poliquin. After *Le Fil des kilomètres* (2013) and *Le poids de la neige* (2016), the author resumes his narrative tour de force and closes this trilogy with this sensitive and astute novel. *Les ombres filantes* encourages adventure, questions the sense of community, the classical theme of survival in nature, thus opening contextual and kaleidoscopic identity perspectives. In the forest, alone ("I-identity") or in the company of a friend ("we-identity" à deux), in search of oneself or one's family (plural "we-identity"), the character-narrator feels threatened; however, in an unusual duo with his son, Olio, he gains strength, evolves and settles down in the face of the hostile nature of the wild landscapes, as well as the tricks of the hostile groups that people the forest, and is temporarily integrated into the family in order to press on towards an unknown destination.

Keywords: landscape, identity, nature, metamorphosis, Francophone literature



Introduction. À cheminer et à regarder le paysage

Les ombres filantes (Éditions de la Peuplade, Québec, 2021) continue la saga du protagoniste du *Fil des kilomètres* (en 2013) du jeune auteur Christian Guay-Poliquin, saga prolongée en 2016 par *Le poids de la neige*. Dès son début, l'auteur a joui d'un succès réel auprès du public canadien et international. Dans le même style que les deux autres romans de la trilogie et sur la même thématique de la quête identitaire à travers le voyage, l'univers romanesque de Christian Guay-Poliquin s'enracine dans le paysage littéraire québécois par une écriture attentive à la langue, aux expressions¹. Rien d'étonnant pour un écrivain qui a suivi des cours d'écriture créative, dont la formation de philologue transparait dans son esthétique et sa stylistique.

Le roman prend la forme d'un journal où le narrateur, ancien mécanicien, note régulièrement (dans la première partie même plusieurs fois par jour) faits et vécus, aventures, perceptions, réflexions. Il se compose de trois parties (*La forêt, La famille, Le ciel*) à longueur égale les deux premières, la troisième plus courte. Chaque événement narré est sous-titré par des notations temporelles : très ponctuelles, par heure (1^{re}) : dix-neuf heures, onze heures trente, six heures cinquante-cinq (ce sont des heures précises qui témoignent de l'acharnement pour survivre); par jour et par mois (2^e) : vingt-huit juin, trois juillet, six août (trois mois, du 27 juin au 24 septembre) ; par moments de la journée : (avant)midi, mi-journée, crépuscule, aube, etc., tandis que pour les dernières pages, importantes dans l'économie du récit puisqu'on enregistre le point culminant, il n'y a rien de précis. Dans la forêt, un homme seul *marche* en direction du camp de chasse où sa famille s'est réfugiée pour fuir les bouleversements provoqués par une panne d'électricité généralisée. Un début classique, une description statique de la nature qui ne provoque pas la curiosité du lecteur, n'annonce pas l'aventure :

À part une corneille qui graille au loin, les feuilles des peupliers qui bruissent dans la brise, la forêt est silencieuse. J'écarte les paupières et suis ébloui par les fougères nombreuses, fuselées, luminescentes. Dans cette étendue sans fin, des arbres immenses se lancent à l'assaut du ciel. L'écorce craquelée de leurs troncs est couverte de lichens. Le labyrinthe de leurs branches découpe la végétation en mosaïque. Une odeur de fauve flotte dans l'air. (13)

Flore et faune se marient pour donner contour à un paysage, à la connivence canonisée entre nature et état d'esprit du sujet narrant, mais d'emblée, l'apparition d'un loup (plus tard, à la chasse, la confrontation avec un coyote – indice symbolique de la solitude traquée) et de deux autres silhouettes détruit l'équilibre et induit la peur, surtout qu'il sent les séquelles de son ancien accident et les égarements de son imagination :

1) <https://www.etonnants-voyageurs.com/GUAY-POLIQVIN-Christian.html>, consulté le 10.10.2022.



Je suis encerclé. Soit ils s'apprêtent à fondre sur moi, soit ils hésitent à la vue de mon corps maigre et sec. [...] Une douleur aiguë traverse mon genou meurtri. [...] La forêt se resserre. Les ombres se déploient. Mon cœur s'emballe. Chaque buisson cache un regard perçant, un mouvement furtif, un traquenard. (14)

Le silence qui suit m'effraie. [...] Mon cœur s'emballe. [...] Je me jette par terre, dévale la pente en rampant, attrape mon sac et file en vitesse comme une bête apeurée. Depuis la panne, tout a changé, mais les lois de la forêt perdurent. Soit on se montre pour défendre son territoire, soit on courbe l'échine et on passe son chemin. (32–33)

Légèrement invalide (il boite toujours), muni d'un sac de voyage (avec boussole, carte, bâche, sac de couchage et minces vivres), il poursuivra un itinéraire éprouvant à la recherche du camp de chasse de sa famille installée « dans le méandre d'une rivière » (19), après avoir fui du village et l'avoir abandonné quoiqu'il fût gravement accidenté. Les descriptions des lieux traversés s'enchaînent naturellement, avec des détails en filigrane, tels que son œil les enregistre et au rythme d'une sensibilité effleurée. Il regarde et est regardé, épié :

Mes hanches craquent. Mes orteils sont endoloris. [...] Mon genou me fait souffrir sans répit. [...] Depuis ce matin, je longe un sentier sinueux, tracé par le passage des animaux. Les pierres sont saillantes, les racines, noueuses, et mon barda est lourd et encombrant. [...] Le temps m'échappe. Le décor se renouvelle. Les distances se dilatent. (15)

D'un côté, la route grimpe à flanc de montagne. De l'autre, elle descend progressivement et disparaît au bout d'une courbe. [...] L'air est chaud et sec. Des gravillons roulent sous mes semelles. Mes pas résonnent entre les parois vertes de la forêt. Ici et là, des herbes rampent pour s'emparer des accotements et de profonds sillons ont été creusés par les pluies et la fonte des neiges. (16)

Il avance lentement, dans le silence et l'immobilité d'une fin d'hiver traverse la forêt accueillante (la symbolique de la forêt est large : la forêt y symbolise l'inconscient à cause de ses ténèbres et de son enracinement profond, est aussi un symbole maternel, source de régénération), malgré des intempéries (des orages électriques) :

En après-midi, le temps devient chaud et humide. Mes vêtements collent à ma peau. La forêt est dense et je suis à la recherche d'un point d'eau pour remplir ma gourde. Au pied d'une pente, le maillage des arbres se relâche. Je pense y découvrir une rivière, mais je débouche sur une aire entièrement dégagée où se dressent les pylônes d'une ligne à haute tension. Leur ossature frêle leur donne des airs d'épouvantails de verre montés sur des échasses. (20)



En spécialiste, Pierre Sansot émet des hypothèses sur les fibres secrètes qui se tissent entre l'homme et le paysage, sur la connivence avec la nature dans ces termes : « Le paysage, c'est ce qui n'a pas besoin d'être explicité, porté à la lumière parce que nous le vivons tous ensemble, et, lorsque nous en parlons, c'est sur le mode du sous-entendu ou avec un accent et une pointe de connivence qui échappe à l'homme du milieu dehors et qui le désigne comme tel, même s'il possède une bonne connaissance biologique dudit milieu »². Notre protagoniste se sent menacé et s'enfonce dans les montagnes en suivant les sentiers et les ruisseaux, il essaie de gérer inquiétude et solitude tout en écoutant les signes et les indices par lesquels la nature l'avertit :

Partout, les gens se méfient, les gens calculent, les gens sont armés. Le reste ne tient qu'à un fil. C'est pour cela que je préfère les abîmes de la forêt aux rencontres hasardeuses qu'on peut faire sur les chemins forestiers. [...] Les moustiques m'assaillent. Les lucioles clignotent. Des petites bêtes filent dans les buissons. Autrement, aucun signe de vie. C'est mon jour de chance, la cabane est déserte. Je m'approche et gravis les marches limoneuses du perron. Alertées par le bruit de mes pas, les grenouilles se taisent. (17)

et encore

Le vent se lève, le ciel se couvre, la nuit est sans appel. J'avance sur un chemin de traverse délimité par de profondes ornières. Les bourrasques secouent les arbres du revers de la main. Des feuilles tourbillonnent dans le faisceau timide de ma lampe frontale. [...] Le ciel gronde. Un peu plus loin, je me retrouve devant la silhouette anguleuse d'une abatteuse forestière avec ses immenses roues à chaînes, son long bras articulé et sa cabine vitrée. (22)

On a affaire à *un roman de la marche*, thème-topos récurrent, du cheminement vers le camp de chasse de la famille, de la robinsonnade, de l'égaré, de l'imprévu et des aléas de la nature et des rencontres inopportunes. La marche épuisante physiquement, de concert avec l'égaré spirituel et la révolte le boostent cependant pour continuer. Sa déroute existentielle résonne dans la nature :

Je tente de m'orienter, de déceler des repères dans ce qui m'entoure, mais je n'y vois que le tissu saurage épais et âpre des arbres morts et vivants. Ma solitude est sans appel. J'ai beau vouloir me gonfler de courage, je n'ai plus la force de contenir mon désarroi. Au milieu du chemin de ma vie, j'ai perdu la voie droite et me retrouve dans cette forêt obscure. (42)

2) P. Sansot, « Identité et paysage », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 18, 1983, 66.



Je rage contre mon sort. Lorsque je me redresse, ma vue est ornée de points noirs. Je cligne des yeux en m'appuyant sur une souche, j'ai du mal à distinguer ce qui se trouve devant moi. Mon corps est lustré de sueur. Mes membres sont engourdis. [...] Puis la forêt vacille. (43)

Les jours de marche s'enchaînent pas à pas, les paysages se fondent les uns aux autres et nous ne croisons plus personne. Les sentiers du Parc sont de longs couloirs de verdure et, si ce n'était du bruissement des bêtes qui s'éloignent dès qu'elles détectent notre présence, on se croirait seuls au monde. (111)

L'état d'affaiblissement physique se conjugue avec le désarroi et le délitement identitaire :

Je tente de m'orienter, de déceler des repères dans ce qui m'entoure, mais je n'y vois que le tissu saurage épais et âpre des arbres morts et vivants. Ma solitude est sans appel. J'ai beau vouloir me gonfler de courage, je n'ai plus la force de contenir mon désarroi. Au milieu du chemin de ma vie, j'ai perdu la voie droite et me retrouve dans cette forêt obscure. (42)

Mon sang circule bruyamment d'un bout à l'autre de mon corps. J'ai faim, j'ai soif, je suis épuisé. Ça doit être mon cerveau qui me joue des tours. (45)

Je suis parcouru d'un léger frisson. Je me sens faible. J'ai faim. Les noix, les conserves et les barres tendres ne suffisent pas. Mon cœur pulse. J'ai besoin de la viande. (39)

Si dans *Le poids de la neige*, le paysage était une identité menacée et un paysage éminemment hivernal, dans ce roman, la traversée du paysage (de la forêt), de la rivière (en canot) « n'est pas seulement affaire d'esthétique et de plaisir »³. Le paysage est naturel et vert, « une des formes privilégiées de représentation des racines, et du rêve d'équilibre avec la nature »⁴, aspects que nous y retrouvons abondamment :

Un peu plus loin, le sentier débouche sur des coupes forestières encore quadrillées par le sillage des machines. Malgré l'aspect désolé des lieux, de jeunes pousses saillent un peu partout. Le vert éclatant des tiges et des feuilles contraste avec le gris des souches pourrissantes et la boue des ornières. (25)

Entretemps, les arbres joignent les mains au-dessus de ma tête et forment un immense dôme diaphane. La lumière est filtrée par un vitrail de feuilles et de branches. J'avance dans

3) P. Sansot, *op. cit.*, 67.

4) A. Sgard, « Qu'est-ce qu'un paysage identitaire ? », in *Paysage et identité régionale. De pays rhônalpins en paysages*, textes réunis par C. Burgard et F. Chenet, Paris, Éditions La passe du vent, 1999, 26.



ce temple fait de vivants piliers et j'ai l'impression de les entendre me souffler de confuses paroles. (41)

Plus nous perdons d'altitude, plus il fait chaud et humide. La végétation devient lourde et luxuriante. Nous replongeons dans les arcades vertes. Les sommets rocaillieux de la station sont déjà loin derrière. (132-133)

Si la forêt codifiée provoque chez le narrateur une observation béate, protagoniste et paysage (256), vont se mettre tous deux en mouvement :

La forêt change progressivement d'aspect. Quelques rochers pointent à certains endroits. Les pins cèdent la place aux feuillus, les parfums de résine chauffée au soleil s'estompent et, rapidement, je tombe sur une petite source qui se fraie un passage entre les mains jointes des racines. Je m'abreuve en collant directement ma bouche au filet d'eau froide. Je me sens revivre. Je remplis ma gourde, palpe mon genou et repars. (30)

Le paysage change à mesure qu'on s'éloigne du camp. (279)

Paysages identitaires : de « l'identité-je » à « l'identité-nous »

La rencontre fortuite d'un « bonhomme » mystérieux qui l'interpelle nonchalamment (serait-ce le « fruit de l'imagination ? », 49), d'un jeune garçon d'une dizaine d'années, une perdrix morte dans les mains, est l'embrasseur du récit : il se joint à l'homme comme s'il l'avait toujours connu. Désormais *Je* devient *Nous-deux*. À partir de dix-neuf heures cinq, Olio sera son compagnon de route (73). En route vers le camp, les deux voyagent à pied, en canot, sont hébergés près d'une rivière, rencontrent une femme, deux sœurs sauvages sinon folles, une bande d'une dizaine d'enfants et leur « chef », un homme mûr, des véhicules fantômes, des fauves, le gardien du Parc, etc. De refuge en refuge, avec un rituel répétitif de voyage, en traversant le Parc, il leur arrive d'héberger un couple égaré avec un nourrisson qui a réussi à fuir ce qui sera leur obstacle majeur évité de justesse : la Station (dont le narrateur recueille des témoignages poignants est un interdit spatial, elle bloquerait la connivence, raterait l'intégration, serait un détournement de sens, une transgression. C'est une sorte de Château kafkaïen, de Royaume où règnent les lois du talion), lieu d'hébergement convoité pour la survie, mais qui est actuellement durement éprouvé par la panne d'électricité, le manque de ressources, en chaos délirant (Minuit, 122). Le cheminement à deux est plus motivant, vélocé, mais l'avancée reste lente (Six heures dix, 128-130). Le long cheminement à travers les forêts et les rivières, le Parc et aux confins de la



Station, il se scrute, s'interroge sur le sens de son existence, fait des réflexions, doute de son identité. L'image qu'il a de lui-même n'est pas valorisante. Mécontent de son aspect physique, il l'est aussi de ses échecs professionnel et amoureux. Il se trouve sec et dit sa métamorphose physionomique dans un style tout aussi sec (23, 35) :

Mon visage se dévoile avec des traits qui me surprennent. Je n'ai plus une once de gras. Ma peau colle à mes muscles secs. J'ai beau sourire au miroir, il me dit que je ne suis qu'un bouquet de nerfs. (149)

La géographe Anne Sgard raffine la notion de paysage identitaire comme suit : « Le paysage identitaire se résume généralement à travers une ou plusieurs composantes emblématiques aisément repérables et sur lesquelles se «condense» l'identité pour ensuite se diffuser ou imprégner l'ensemble du paysage »⁵. Le camp de la famille devient leur territoire, leur paysage identitaire qu'elle prend en possession et la forêt, leur domaine de chasse. Elle s'y reconnaît, manifeste un attachement « à travers sa volonté de protection voire sa mobilisation en cas de menace réelle, potentielle ou imaginaire »⁶. La menace y est présente, les gens de la Station réclament de partager l'original chassé par le narrateur. Il arrive même qu'ils l'attaquent et le violentent dans la forêt.

Arrivé enfin au camp de la famille, le narrateur retrouve des objets-symboliques, souvenirs de son enfance (cuisinière, poêle, chaise berçante, 146), il éprouve au début « un mélange d'apaisement et de nervosité » (143). Il n'est pas étonné de l'organisation parfaite de la cellule familiale (répartition des tâches journalières et calendrier hebdomadaire, rôles et items bien précisés). Une « idéalisation induite »⁷, bonheur et tranquillité, selon les dires de la cousine Sylvia. Le paysage identitaire acquiert une fonction interne à la communauté, « joue le rôle de ciment social »⁸ : à titre d'exemple, le duo aime vivre dans la nature, se baigner dans le lac, pêcher, jouir des petits riens simples de la vie (dix-huit août).

Mais dans le giron familial, le narrateur n'assigne pas une identité ou une valeur aux lieux, puisque à présent c'est de l'inconnu, de l'incongru par endroits, du trop régulier et strict selon le calendrier fixé de concert : « Nous sommes un paquet de gestes, le jour. Et un bouquet de paroles, le soir. » (199), les mêmes histoires et anecdotes de chasse, racontées avec de légères variations devant un verre d'hydromel.

Installés au camp, les parents du narrateur s'inscrivent dans le paysage et dans la durée, s'approprient la nature (néanmoins, « on est coincés ici », avoue Sylvia, 219),

5) A. Sgard, *op. cit.*, 26.

6) *Ibidem*, 26.

7) Le syntagme appartient à P. Sansot, *op. cit.*, 67.

8) A. Sgard, *op. cit.*, 26.



tandis que pour lui, le paysage est un point de départ pour un nouveau voyage. Il ne trouve plus de connivence ou de symbiose avec les Autres ou le paysage, ni même par l'intermédiaire de la nature qui lui fournit des bêtes pour nourrir les siens. Elle n'est pas hostile, mais plutôt peu accueillante⁹. Le narrateur se sent vivre en dehors du temps chronologique, « en dehors de [leur] parcelle de forêt » (283).

Au camp, la perception de la nature est loin de ce que P. Sansot appelle « nature naturante » et « paysage paysageant »¹⁰. Elle domine l'homme. La petitesse humaine rend l'immensité et le gigantesque d'autant plus grands :

Même si les membres de ma famille ont l'air de géants, leurs épaules voûtées, leurs panses renflées et les poils noirs qui recouvrent leur dos, leurs postures se dévoilent sous un nouvel angle. [...] Dans ce décor d'arbres, de montagnes et de rivières, la fragilité de nos corps est éclatante. (188)

La disparition d'Olio (Premier août) fut un premier signe qu'ils ne sont pas cependant chez eux, le sentiment d'en être coupable et d'être étranger s'accroît (235 et 243). Plus loin, il le verbalise clairement :

L'absence d'Olio creuse un abîme en moi. Je retiens mes larmes. (238–239)

Que notre acharnement à la chasse et aux travaux est salvateur mais aliénant. Comme s'il y avait une forme de pénitence volontaire dans notre façon de vivre. Au fond, je me demande ce qu'on fait ici, à l'écart du monde. (252)

Je suis heureux d'être avec ma famille. Je n'aurais pas pu aller autre part. Mais je me demande, au fond, ce que je suis venu chercher ici. J'ai l'impression de porter un masque de gestes et de disparaître peu à peu sous les tâches. Quelque chose m'échappe dans ce que nous sommes en train de devenir. Jour après jour, on s'échine, on lutte pour une mince parcelle de lumière aux dépens de la forêt. Et on refait le calendrier semaine après semaine sans que personne ne sache quand on sortira d'ici. (255)

Et six jours après, « [son] petit bonhomme est de retour » (de la Station), « [sa] vie reprend de sa consistance », (245), le petit le serre dans ses bras (249), le livre abonde en ce genre de petites courtes phrases qui disent simplement l'attachement réciproque.

9) À part une symbolique, une sémiologie du paysage vaudrait également être envisagée.

10) P. Sansot, *op. cit.*, 69.



Même si le duo narrateur-Olio a été bien accueilli, leur présence a été tonique, ils ont consolidé par leur aide la survie des parents, en allégeant les tâches domestiques, ont donné de l'équilibre affectif aux jumeaux, à la fin de l'épisode idyllique de la baignade et de la pêche, des petites joies dans la nature (dix-huit août) ; l'oncle Boccus les conseille et les avertit à la fois :

Ça ne sert à rien de maudire la panne. C'est comme dans la famille. On lutte pour que rien ne change et on se tient tout en s'entredéchirant. Je n'en reviens pas que nous soyons encore en train de vivre sous le même toit. Dans le même château de cartes. [...] Je n'ai qu'une chose à dire au final, conclut-il en terminant l'hydromel, il est encore temps. Sauvez-vous de nous. (282)

Dans l'état de figement, la crise identitaire et le manque d'ipséité deviennent inquiétants :

Je me demande ce que je fabrique ici au fond. Ce que j'attends. Ce que j'espère. J'ai l'impression de retenir mon souffle en cherchant une issue dans un lac obscurci par la glace. Je passe les mains nerveusement sur le rebord de la table et m'aperçois qu'Olio a gravé son nom au travers des marques anciennes [...] Je sais que cela ne peut pas continuer ainsi. Ni pour Olio, ni pour moi. Il faut que je prenne une décision avant que l'on s'enlise ici. Je rassemble mes forces et profite du moment pour demander discrètement à Herman si Olio et moi pouvons embarquer avec lui demain. Pour aller chez Marchand. [...] J'ai l'impression d'entendre la déchirure se faire à l'intérieur de moi. (284–285)

La rencontre avec des fauves (coyote, loup qui dévore une chèvre – symboliquement, le narrateur se sent comme la chèvre, qu'il « ne suffisait pas à faire plier l'ordre des choses » – 242, loups qui attaquent Olio), les scènes de chasse lorsqu'il découpe l'orignal tué ont des portées symboliques : la loi du plus fort (les quatre personnes de la Station qui pillent leur gibier) s'impose, la nature leur a donné des enseignements moraux.

Lorsque le narrateur partait retrouver sa famille, ses racines et ses traditions, son identité *je*, ensuite son identité *nous-deux* étaient toujours mouvantes (il était vaguement lié à son bercail natal, vidé), et au camp elles restent encore mouvantes (sa famille s'est déjà ancrée dans un territoire qui est devenu fortement individualisé, même sans anciennes racines, elle a trouvé des rhizomes pour y perdurer). Cela l'oblige moralement en quelque sorte à faire un effort pour redevenir égo-centré, redonner un sens à sa vie : il abandonnera sa famille et repartira avec « son fils », Olio, pour trouver un autre port d'attache. Et ils repartent en canot, vers une nouvelle destination encore ignorée, sur une rivière large et calme (ouverture de la 3^e partie, Après-midi, *Le Ciel*), s'appropriant la nature, s'intégrant dans son décor :



Le calendrier de ma famille est loin derrière. Et nous allons vers la côte sans trop savoir où nous allons atterrir. N'empêche, l'air est bon, l'après-midi est inondé de soleil et le décor s'empare de nous. Mes épaules se relâchent. J'ai l'impression de voir la forêt pour la première fois. (297)

Ils continuent la traversée de la forêt, après avoir été attaqués par les loups, mordus, blessés, désemparés (« [...] à l'intérieur de moi, je sais que la forêt est sans issue », 317), et ils sont miraculeusement sauvés et embarqués dans un hydravion. Le roman finit abruptement, sur un suspense, l'avion perd en vitesse, le moteur « crachote lourdement, s'étrangle, puis se tait. » (329).

Conclusion

Le roman ne manque pas de belles pages de prose poétique. Citons quelques passages :

La foudre illumine à répétition le ventre ténébreux des nuages, la tête échevelée des arbres et les veines d'eau qui sillonnent le sol. La tempête s'acharne encore un temps, se lasse et s'éloigne en grommelant. Le silence sort de son repaire et recommence à arpenter la nuit. (23)

La clarté du jour crée des reflets éblouissants sur la rivière et il m'est difficile de voir où je mets les pieds. Les algues rendent le sol visqueux par endroits. Je progresse en redoutant la pression insidieuse du courant à mesure que le froid s'empare de mes jambes, de mon ventre, de mon torse. (72)

Quand j'ouvre les yeux, les doigts roses de l'aube s'agrippent au ciel. (305)

En bas, la forêt n'est plus qu'un mince tapis en bas-reliefs, constellé d'une myriade de lacs éclatants. (326)

L'expérience paysagère n'est aucunement banale. L'ordinaire paysager a été investi d'une charge identitaire importante¹¹. Le passage de « l'identité-je » à « l'identité-nous » (à deux ou avec la famille – oncles, tantes, neveux), recomposée finalement en « l'identité-seulement nous-deux » (avec Olio) les a assagis ; le voyage, la traversée de la nature, vivre dans le giron du paysage et celui familial ont été une expérience de cimentation identitaire.

11) *Apud* E. Bigando, « Paysages ordinaires, paysages identitaires ? Immersion au cœur des manières d'habiter pour comprendre la relation entre paysage et identité », in *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, Paris, Éditions du CTHS, 2014, 14.



Bibliographie

- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2004.
- Bigando, Eva, « Paysages ordinaires, paysages identitaires ? Immersion au cœur des manières d'habiter pour comprendre la relation entre paysage et identité », in *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, Paris : Éditions du CTHS, 2014, 13–23.
- Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, *Dictionar de simboluri [Dictionnaire des symboles]*, București : Artemis, 1995.
- Cueco, Henri, « Approches du concept de paysage », in Alain Roger (dir.), *La théorie du paysage en France (1974–1994)*, Seyssel : Éditions Champ Vallon, 1995, 161–181.
- Sansot, Pierre, « Identité et paysage », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 18, 1983, 65–72.
- Sautter, Gilles, « Le paysage comme connivence », in *Hérodote*, n° 16, 1979, 40–67.
- Sgard, Anne, « Qu'est-ce qu'un paysage identitaire ? », in *Paysage et identité régionale. De pays rhônalpins en paysages*, textes réunis par C. Burgard et F. Chenet, Paris : Éditions La passe du vent, 1999, 23–34.

Sitographie

- <https://www.etonnants-voyageurs.com/GUAY-POLIQVIN-Christian.html>, consulté le 3.10.2022
- <https://theconversation.com/la-chasse-une-histoire-avec-le-pouvoir-145191>, consulté le 1.10.2022
- <https://revuecaptures.org/article-dune-publication/histoires-de-chasse>, consulté le 26.09.2022
- Lescureux, N. & Bournery, A., « La chasse : pratiques sociales et symboliques », compte rendu de colloque (Nanterre, 9–11 juin 2005), 2006, in *Natures Sciences Sociétés*, n°14, 306–307, disponible sur <https://www.cairn.info/revue--2006-3-page-306.htm>, consulté le 8.08.2022
- <https://1001symboles.net/symbole/sens-de-chasse.html>, consulté le 5.10.2022
- Strubel Armand, De Saulnier Chantal, « Chapitre VI - Merveilles et symboles », in Strubel Armand, De Saulnier Chantal (s.l.d), *La Poétique de la chasse au Moyen Âge. Les livres de chasse du XIV^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives littéraires », 1994, 219–253, disponible sur <https://www.cairn.info/--9782130457787-page-219.htm>, consulté le 28.08.2022



CARMEN ANDREI / Professeure des universités au Département de français, Faculté des Lettres, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie, habilitée à diriger des recherches, Carmen Andrei donne des cours magistraux de littérature française du XX^e-XXI^e siècles, de littératures francophones (belge, québécoise, océaniques, maghrébines) et de traduction littéraire. Elle a publié 10 livres dont 7 comme auteur unique et plus de cent vingt articles scientifiques dans son domaine d'intérêt. Traductrice littéraire assermentée, elle est aussi membre de l'Union des Écrivains Roumains. Son dernier livre est *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges* (Paris, L'Harmattan, 2022). Elle est responsable scientifique du Centre de Recherche *Théorie et pratique du discours* où elle dirige l'axe de recherche « Littératures et identités culturelles ».

DELIA OPREA / est chargée de cours à la Faculté Transfrontalière de l'Université du Bas Danube de Galati, Roumanie et membre du Centre de Recherche *Théorie et pratique du discours*. Ses principaux centres d'intérêt scientifiques portent sur les analyses du discours médiatique dans des contextes offline et numériques. Après une thèse de doctorat sur la typologie des textes journalistiques de la presse écrite roumaine, elle a continué ses recherches sur le discours des médias sociaux. Elle a publié plus de 30 études sur le fonctionnement du texte dans les médias.